

JACQUES BERNOT

# Gaston Palewski

Premier baron du gaullisme

FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

HISTOIRE ESSENTIELLE







GASTON PALEWSKI  
*Premier baron du gaullisme*

### DU MÊME AUTEUR

*Les Palatins, princes d'Europe*, Nouvelles éditions latines, 2000.

*Mademoiselle de Nantes*, Nouvelles éditions latines, 2004.

*La Fortune disparue du roi Louis-Philippe*, Éditions Lanore, 2008.

© François-Xavier de Guibert, 2010

ISBN 978-2-7554-0417-3

ISBN pdf 9782755412147

Jacques BERNOT

**GASTON PALEWSKI**  
*Premier baron du gaullisme*

Édition François-Xavier de Guibert  
10, rue Mercœur  
75011 Paris



## Avant-propos

Gaston Palewski a mené une vie passionnée, le plus souvent consacrée au service de la France. Il a été amené à jouer, en plusieurs circonstances, un rôle politique de premier plan, et a connu ce qu'il est convenu d'appeler une brillante carrière. Cependant, au-delà de cette apparence, ce qui frappe dans le récit de cette vie d'homme libre, c'est : « l'impossibilité où il était de ne pas agir selon ses idées ».

Il y a du héros en Gaston Palewski, probablement, plus balzacien – Rastignac, avec son « Paris, à nous deux » – que stendhalien – Lucien Leuwen ou Fabrice del Dongo. Sa famille était venue des frontières de Pologne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Issu d'une immigration portant encore les marques d'un déracinement, il voulut sans doute être quelque chose puis quelqu'un. « Entiché de noblesse » – comme aurait dit Mme Jourdain –, il n'eut de cesse que d'être admis auprès des duchesses. Romanesque et inlassable séducteur, il passa sa vie à mêler des intrigues amoureuses, sorte de Don Juan ou, mieux, de Casanova. Enfin et surtout, amoureux de Venise et snob à la fois, possédé d'un désir éperdu d'intégration, Gaston Palewski, homme pressé, est autant un personnage de Proust que de Paul Morand.

Pourtant, ce héros n'est ni complet, ni pur. Les circonstances ont fait de lui le collaborateur immédiat de trois grands hommes : le maréchal Lyautey, Paul Reynaud et, surtout, le général de Gaulle. Le deuxième s'exclamera en parlant de lui : « De Lyautey

à Charles de Gaulle : quelle carrière ! » (1) Il a été témoin ou acteur de maints événements décisifs : guerre du Rif en 1925, exposition coloniale de 1931, conférence du désarmement en 1932, guerre de 1940, résistance au sein de la France libre jusqu'en 1944, Libération et rétablissement de la République, lancement du programme de fusées et satellites français, développement du programme nucléaire civil et militaire, première élection présidentielle au suffrage universel en 1965. Dans tous les grands moments – à Bordeaux le 16 juin 1940, à Anfa en 1943, sur les Champs-Élysées en août 1944, à Strasbourg en 1947, à l'Élysée en 1965 – il est là, utile aux Grands. Or, à la fin des fins, il ne s'impose jamais comme l'un de ceux qui ont tenu en leurs mains, ou même infléchi les destinées communes. Tel est le paradoxe du personnage. Sans doute cela tient-il au fait qu'après les temps héroïques vinrent des temps prosaïques et qu'il s'y complut, dignitaire comblé d'honneurs et de signes de reconnaissance. Il avait reçu sa récompense de son vivant : sans doute est-ce à cause de cela que l'Histoire a fait mine de l'oublier. Curieusement, cet homme que le Tout-Paris – comme on disait dans les années cinquante – s'est arraché pendant trente ans et plus, qui connaissait « la terre entière », est resté, pendant un quart de siècle, comme en pénitence de l'Histoire, alors que le petit groupe de ceux qui l'ont connu ou aimé et qui sont encore de ce monde serre les rangs. La publication de ses *Mémoires d'action* n'a pas remédié à cet oubli, car, intervenue en 1988, soit quatre années après le décès de l'intéressé, elle n'a permis de lier que des lambeaux de rédaction un peu épars – et qui avaient parfois déjà été publiés dans *Hier et aujourd'hui*, en 1974 – où, dans les coq-à-l'âne et les *flash-back*, en abîme bien dans le style de Gaston, il est souvent difficile de suivre Palewski.

Julien Cain disait à Palewski, lors de sa réception à l'Académie des beaux-arts : « Le personnage que vous êtes devenu, il faudrait tout un livre pour le représenter ». Il manquait une biographie de Gaston Palewski. La tâche n'est pas si aisée qu'il pouvait y paraître. Un mémoire universitaire et une thèse ont traité, dans les années récentes, du Palewski politique. L'homme privé restait méconnu. L'appui sur les témoignages de ceux qui

ont vu ou su directement, la vérification des faits qui s'est avérée utile pour tout ce qui a trait aux origines et aux diplômes universitaires, l'étude des archives privées a permis d'éclairer le sujet. Par ailleurs, aux Archives nationales, le fonds « Gaston Palewski », coté AP 547 et dont un état sommaire, couvrant treize pages, a heureusement été dressé par C. Sibille en 2000, ne compte pas moins de cent soixante-douze cartons, couvrant vingt-quatre mètres linéaires. Mais ce fonds n'a pas encore bénéficié d'un véritable plan de classement analytique. Dans ses *Mémoires*, Palewski lui-même confiait : « Je plains les historiens de l'avenir, noyés sous la masse de documents et de déclarations contradictoires. Seule une psychologie très exacte appliquée aux principaux acteurs leur permettra de s'y reconnaître et de séparer le bon grain de l'ivraie. » (2)

Que le lecteur suive Palewski ou Gaston, selon les circonstances, de Rabat à Moscou, de Harrar à Washington, à Tunis ou au Vietnam et dans les salons parisiens ou londoniens, il découvrira la réalité de l'homme, une fois présenté son rôle politique et diplomatique : un personnage à la fois pudique et un peu secret, dont le trait principal est le goût de la vie, mais aussi la volonté. Car c'est aussi et surtout l'histoire d'un patriote qui est ici tracée. Point n'est besoin, pour ce Français, de l'être depuis des générations : celle de ses parents et la sienne ont suffi à faire de lui un homme de France par toutes ses fibres. Cette France qui a été choisie par les siens comme terre d'asile, il saura l'aimer, la chérir et, s'il le faut, la défendre comme un chevalier. Peut-être est-ce ce côté chevaleresque de sa personnalité qui lui valut l'amour et le mariage, presque à la fin de sa vie ? Peut-être le présent ouvrage parviendra-t-il aussi à éliminer un peu d'ivraie ?



## Où l'ambitieux se cherche (1901-1925)

### *Une famille polonaise*

**L**e Paris de la Belle-Époque : la nostalgie de la joie de vivre. Le plus ancien souvenir de Gaston Palewski sera celui d'un attelage d'une élégance folle : un coupé dont le cocher est sanglé dans une redingote beige et botté de cuir noir avec des retroussis blancs et dont les chevaux ont des enrênements ornés d'une fleur rose. Gaston Palewski naît le 20 mars 1901, au 51 de la rue Rochechouart, à Paris : ce fait donnera sa tonalité à toute sa vie. En ce début du xx<sup>e</sup> siècle, et alors que Colette publie, précisément cette année-là, son *Claudine à Paris*, la capitale est au sommet de la splendeur et de la gloire culturelle. Un cousin de Gaston commentera plus tard : « Le Paris de mon enfance était plus proche de Louis-Philippe que de Valéry Giscard d'Estaing. La ville n'était pas encore coupée de la campagne. [...] Les fortifs étaient uniformes mais, de la porte Dauphine à celle de Saint-Ouen, on changeait d'univers. » (1)

Le père, Moïse Palewski, est un « immigré polonais arrivé très jeune en France ». Du moins sera-t-il, bien plus tard, qualifié de la sorte par l'Assemblée nationale, dans la biographie que celle-ci dressera de l'ancien député Jean-Paul Palewski, frère de Gaston. Le préfacier des *Mémoires d'action*, Éric Roussel, emploie, quant à lui, l'expression de « sa famille, de souche polonaise, fixée en France au xix<sup>e</sup> siècle ». Souvenons-nous que les Polonais avaient

l'habitude de dire : « Dieu est trop haut et la France est trop loin » et qu'ils sont parfois appelés « les Gascons du Nord ». Gaston ne tardera pas à en montrer les signes distinctifs : convivialité, ambition sociale. La famille Palewski est, en effet, polonaise, ainsi qu'en témoigne la consonance du nom qui s'orthographe parfois aussi avec un v ou un f ou encore avec un y. Cette famille est originaire des confins de la Pologne et de la Biélorussie, avec des racines dans des villes comme Kobryn, Brest-Litovsk, Horodetz, Antopol ou Kustovichi. Depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreuses familles de Pologne se sont expatriées vers la France, au cours de ce qu'il est convenu d'appeler d'un terme large la « Grande Émigration ». Les partages de la Pologne et leur conséquence – l'absence d'État – ont poussé de nombreux Polonais à chercher leur place ailleurs. Parfois, ceux-ci ont fui des répressions : d'abord, des familles aristocratiques libérales passant outre l'ordre politique imposé par les Russes – Poniatowski, Potocki, Branicki, Rey, etc. ; puis, après l'insurrection de 1863, des familles plus modestes, d'intellectuels – médecins, avocats, etc. – et d'artistes, comme Pankiewicz, Rubczak, Brandel, Kamienski, comme Olga Boznanska, Biegas, Makowski, ou encore comme Wittig ou Karol Mondral, mais aussi des Juifs fuyant les pogroms. Les Palewski appartiennent à cette deuxième catégorie d'émigrés. Gaston, toujours pudique sur ce sujet, se bornera à affirmer fièrement plus tard : « Ma famille est en France depuis plus de cent dix ans. [...] Le cru franco-polonais est un très bon cru ». Il indiquera aussi : « Mon père me dit un jour, alors que j'étais encore très jeune : "Tu portes un nom étranger. Tu dois donner l'exemple." » (2)

Moïse est donc né le 11 mars 1867 à Kobryn. Il est le fils de Preisach Palewski et de Rachel Notkova. En 1877, âgé de dix ans, il vient en France avec l'un de ses frères et plusieurs de ses sœurs. Ils sont recueillis par un de leurs grands-oncles maternels, nommé Rabinovitch, philologue adepte du courant romantique tardif. Moïse est inscrit au collège Rollin, le futur lycée Jacques Decour à Paris, dans le Faubourg-Poissonnière, puis, de 1881 à 1888, à l'institution Springer, rue La Tour d'Auvergne. Il obtient le baccalauréat en 1887. L'époque n'est pas belle pour tout le

monde. Les temps sont durs pour cette fratrie et, longtemps après, les deux frères s'uniront dans l'évocation « des difficultés de leurs débuts d'existence, de longues marches pour éviter de payer le prix des trajets en omnibus, le sandwich partagé sur un banc d'avenue, la recherche d'un gîte, les rencontres douteuses, la recherche d'une place, les visites du vieux parent réfugié et mort à Londres. » (2) Rejoignant un troisième frère qui mourra jeune, les sœurs rentrent en Pologne et s'y marient. Le frère de Moïse resté en France se marie aussi, mais mal, et les liens se distendent. Moïse est un brillant sujet. Il réussit à entrer à l'École centrale des arts et manufactures. C'est un grand mérite pour cet enfant issu de l'immigration, mais il faut financer ses études. À partir de février 1892, il est employé chez Cail. Il semble, selon certaines sources, avoir assuré, un temps, le secrétariat du prince André Poniatowski. Ce dernier, né en 1864, avait épousé aux États-Unis une Américaine fortunée, puis était rentré en France. Nous n'avons pas pu confirmer cette collaboration.

Ingénieur diplômé en août 1892, Moïse Palewski connaît une suite d'emplois : dessinateur dans un cabinet de brevets d'invention, ingénieur à la sucrerie Bourdon en 1891-1892, puis à la sucrerie de Cambrai comme inspecteur des râperies (*sic*), de 1892 à 1894. Il cherche sa voie. Moïse, devenu Maurice, épouse Rose Diamant-Berger le 8 juillet 1895. Il n'a à lui que mille francs. Rose en annonce au contrat vingt-cinq mille. La famille sera, selon l'expression de Julien Cain, « profondément unie ». Jean-Paul Palewski notera plus tard : « Nos parents nous donnèrent l'exemple d'un foyer exceptionnellement uni. » Nancy Mitford transposera ce fait en mettant dans la bouche du double romanesque de Gaston les mots suivants : « Mon père et ma mère menèrent une vie conjugale sans nuages. Ils s'aimaient tant qu'ils n'allaient presque pas dans le monde. » (4) Maurice, et Rose obtiennent leur naturalisation comme Français en 1898. La vie n'est pas florissante pour autant. Maurice est successivement employé à la compagnie du Gaz, rue Condorcet à Paris, puis à Tours, comme adjoint au directeur d'une usine. De retour à Paris, il se loge rue La Tour d'Auvergne puis Rochechouart, dans des appartements exigus. C'est là que naît Gaston. Cette année-là,

en 1901, Maurice s'associe avec un certain Morin et fonde une société d'entretien des machines-outils. Jean-Paul poursuivra : « Non seulement mes parents n'avaient aucune fortune personnelle, mais les gains d'un jeune ingénieur inconnu étaient très médiocres. » (5) Rose va s'impliquer avec énergie dans diverses œuvres de charité et d'assistance sociale.

Il faut dire plus qu'un mot de la passionnante famille de Rose, les Diamant-Berger. Certains de ses membres ont cru pouvoir trouver des ascendances castillanes aux Diamant et françaises aux Berger. En fait, le nom d'origine s'est peut-être écrit Diamantberger, sans trait d'union, comme en témoigne un extrait de naissance de Gaston des années 1950. L'aïeul le plus anciennement repéré apparaît en Russie au début du XIX<sup>e</sup> siècle. D'une fille de fonctionnaire appartenant à la mouvance de Soubotniks – une secte orthodoxe de la Russie centrale et méridionale rejetant les icônes et proche de la religion juive – il aurait eu de nombreux enfants. L'avant-dernier de ceux-ci, prénommé Yvan-Joseph, vient en Bessarabie (l'actuelle Moldavie) où il épouse, en 1857, une jeune israélite originaire de Buzo (Buzau), Malka Schachmann. Il fait une petite fortune qui le conduit à Bucarest, où il inscrit son fils au lycée chrétien Mattei Bassarab, puis s'expatrie en France en 1882 avec femme et enfants. L'oncle maternel de Gaston Palewski, Mayer-Saul Diamant-Berger confiera : « Lors de notre arrivée en France, mon père chercha vainement en Lorraine les traces de sa famille paternelle. » Cet aveu sera repris par son fils André Gillois qui écrira : « Tout ce que j'ai pu apprendre de mes ancêtres est assez flou. » Qu'en penser ? Que le proverbe « A beau mentir qui vient de loin » n'est peut-être pas toujours infondé. Yvan-Joseph est naturalisé en 1892. Ses enfants travaillent dur : Mayer-Saul devient médecin militaire. Il accède à la bourgeoisie et habite avec ses cinq enfants dans le quartier de la Trinité, à Paris. À la génération suivante, les talents vont s'épanouir sous une éducation libérale et plutôt laïque. Trois des cousins germains de Gaston vont laisser une trace profonde : Marcel, brillant officier de cavalerie qui va se reconvertir dans les affaires et dont nous reparlerons bientôt ; Henri, né en 1895, qui, après une « belle » guerre en 1914-1915, devient scénariste

et cinéaste prolifique. Il réalisera, entre bien d'autres, *Les Trois Mousquetaires* dès 1921, *Miquette et sa mère* en 1933 et jusqu'en 1959 où il signera *Messieurs les ronds-de-cuir*, puis en 1965 avec *La Sentinelle endormie*; enfin, Maurice, né en 1902, qui va, outre son engagement radiophonique dans la Résistance, faire une brillante carrière d'essayiste, de chroniqueur et d'humoriste sous le nom de plume d'André Gillois.

Les grands-parents ne sont jamais mentionnés par Gaston dans les souvenirs qu'il a laissés. Son frère Jean-Paul en parlera dans ses mémoires, mais le grand-père, Yvan-Joseph Diamant-Berger, s'éteint dès 1905, ce qui explique la courte mémoire du plus jeune garçon. Malka, veuve d'Yvan-Joseph, survit jusqu'en 1918, dans un appartement « minable et sombre [...], assise dans un fauteuil en ruine » selon les souvenirs du cousin André Gillois. Gaston éprouve-t-il, comme André, de l'horreur au contact des baisers sur la bouche que son aïeule lui donne ?

### *Un garçon sage*

Après la naissance de Gaston, la famille Palewski réside square Pétrelle, dans le neuvième arrondissement de Paris, tout près des anciens ateliers militaires Godillot, à la « lisière du dixième », selon l'expression de Patrick Modiano dont le père naît aussi là, à la même époque. Il n'est pas possible, comme le fera un commentateur tardif, de parler, à propos des Palewski de cette époque, de « l'aisance d'une bonne famille. » (6) La réalité est plus modeste : une famille d'immigrés de fraîche date, presque entièrement consacrée au travail ou à l'étude, dans un quartier populaire de la capitale. Le square Pétrelle est, en fait, un groupe d'immeubles de style posthausmannien, ouvrant sur une impasse percée en 1902, à hauteur du n° 4 de la rue du même nom. Le square n'est pas bien grand : cinquante mètres de profondeur sur dix de large. Tout juste de quoi jouer aux patins à roulettes. Les constructions sont en belle pierre, mais, où que le regard se pose dans ce paysage exclusivement minéral, on n'aperçoit que des murs. L'appartement est situé au troisième étage. Le salon,

avec son canapé en velours frappé orange, donne sur le square et la salle à manger sur la cour. Les garçons se réfugient dans le placard de leur chambre quand ils sont grondés. Pour sortir de ce morne espace, il faut soit monter vers le square d'Anvers, soit descendre la rue du Faubourg-Poissonnière.

Gaston étudie le violon. Parfois, une séance de cinéma au tout proche Coliseum, sur la rue de Rochechouart, vient varier une vie trop régulière. En revanche, le point fort de l'éducation donnée est le culte du beau. Jean-Paul, son frère, racontera en effet : « Chaque semaine, nos parents nous conduisaient dans un musée, écouter une conférence ou suivre une visite commentée et nous nous glissions, mon frère et moi, sous les tables dorées pour atteindre les premiers rangs de l'assistance. » (7) Lors de sa réception à l'Académie des beaux-arts, Gaston Palewski confiera de son côté : « Je revois mon père m'amenant par la main, tout enfant, dans les salles qui me paraissaient immenses, du Louvre ou du Petit Palais. » Au cours d'une de ces visites, Gaston, fasciné par la beauté d'un escalier monumental, l'escalier Daru, qu'orne la *Victoire de Samothrace*, au département des Antiquités du Louvre, se dit en lui-même : « Un jour, j'habiterai une maison où il y aura un escalier comme cela. » Ces visites donnent aux garçons le goût de l'histoire et de la beauté. De retour à la maison, à quoi jouent-ils ? Au musée, bien entendu, en transformant en lieu d'exposition la salle à manger familiale. Des promenades sont multipliées, non seulement dans le quartier de Montmartre, tout proche, mais aussi dans des coins de Paris plus lointains, voire jusque sur la terrasse du château de Saint-Germain-en-Laye, pour herboriser. Jean-Paul racontera avec émotion : « Mon père tenait nos petites mains serrées dans les siennes. [...] Je le revois encore. [...] Et les longs récits après la promenade. [...] Nous lâchions, mon frère et moi, la main paternelle pour courir, lancés l'un et l'autre à la découverte, et rapporter à notre père la première impression. » (8) Les deux frères fréquentent aussi, à l'occasion, la Bibliothèque historique de la ville de Paris, mais le cadet n'est pas enclin à l'assiduité.

Gaston Palewski commence de bonnes études dans l'établissement qu'avait précédemment fréquenté son propre père,

le collège Rollin, jusqu'en 1911, avec pour jeune condisciple son cousin Maurice Diamant-Berger. Le collège Rollin, qui borde la rue Trudaine et la place d'Anvers, ouvre depuis 1876 sa façade monumentale sur le boulevard de Rochechouart, au numéro 45. Il a repris les traditions de l'ancien collège de la rue des Postes, fondé en 1822. C'est aujourd'hui, nous l'avons vu, le lycée Jacques Decour. Jean-Paul, le frère aîné de Gaston, successivement élève du collège Sainte-Barbe puis, lui aussi, du collège Rollin, lui montre l'exemple du sérieux scolaire. Dans ses souvenirs, Gaston parlera, en passant, du lycée, un jour de premier mai où la manifestation ouvrière gronde : « Je vois encore l'enfant que j'étais, allant en classe, son cartable sous le bras, et regardant, devant le lycée, tout un escadron de cuirassiers dont l'acier luisait au soleil, prêt à rétablir l'ordre. » (9)

Avant la Grande Guerre, les vacances se passent à Houlgate, ou dans le golfe du Morbihan, dans l'île de Comban, ou encore à Fort-Mahon, station balnéaire du Marquenterre, avec sa plage immense et son arrière-pays dunaire, entre la baie de Somme et la baie d'Authie. Que de promenades à pied sur le sable fin dans l'air frais et vivifiant ! Les Palewski retrouvent là aussi les cousins Diamant-Berger. L'un d'eux se rappellera : « Il y avait de petits engins que l'on appelait aéroplages. J'ignore le nom que l'on donne aujourd'hui à ces voiturées à voiles. Il y en avait une ou deux que nous regardions avec envie jusqu'au jour où nous nous sommes décidés à en fabriquer une. À l'aide de vieux torchons, de roues de brouettes et de planches ramassées dans les chantiers, nous sommes venus à bout de notre entreprise, mais jamais le vent n'a réussi à gonfler nos voiles et nous n'avons pas. [...] roulé. Gaston Palewski participait à ces travaux et nous faisions ensemble aussi de la bicyclette. Mais il est un sport sur lequel il était imbattable : c'était le patin à roulettes. Il faut dire qu'il s'exerçait toute l'année à Paris. » (10)

Les deux frères sont différents : l'aîné, porté à l'action, le second, à la réflexion. Jean-Paul décrit ainsi son cadet : « Tendre, affectueux, câlin, aimant lui-même être câliné, demeurant des heures aux pieds de Maman, la tête sur ses genoux, quêtant un baiser. Je m'étonnais de ces marques de tendresse si profondes,